

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

**LE ROCHER
DE SISYPHE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE MYTHE ET L'HOMME.

LES IMPOSTURES DE LA POÉSIE.

CIRCONSTANCIELLES.

LE ROCHER DE SISYPHE.

BABEL.

L'HOMME ET LE SACRÉ.

DESCRIPTION DU MARXISME (*repris dans*
APPROCHES DE L'IMAGINAIRE).

POÉTIQUE DE SAINT-JOHN PERSE.

L'INCERTITUDE QUI VIENT DES RÊVES.

LES JEUX ET LES HOMMES.

ART POÉTIQUE.

MÉDUSE ET C^{ie}.

PONCE PILATE.

ESTHÉTIQUE GÉNÉRALISÉE.

AU CŒUR DU FANTASTIQUE.

ANTHOLOGIE DU FANTASTIQUE, tomes I et II.

CASES D'UN ÉCHIQUIER.

PIERRES.

TRÉSOR DE LA POÉSIE UNIVERSELLE (*en collaboration*
avec Jean-Clarence Lambert).

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRAN-
ÇAISE ET RÉPONSE DE RENÉ HUYGHE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE ROCHER DE SISYPHE

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

LE ROCHER
DE SISYPHE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard 1946.*

Extrait de la publication

*Il n'y a pas de travail
inutile : Sisyphe se faisait
les muscles.*

X...

AVERTISSEMENT

La civilisation n'est rien autre qu'une conquête continue de l'homme sur lui-même. Elle représente un risque, un abandon volontaire et périlleux de forces, d'avantages, de moyens également sûrs, pour des biens qu'il est toujours possible de perdre, qui ne sont pas indispensables et dont la valeur même est, si l'on veut, de convention. C'est enfin le destin nécessaire de la civilisation de donner contre elle des armes à la barbarie.

Il m'a semblé que la civilisation demeurerait partout identique et qu'il n'était époque si révolue ou contrée si lointaine où l'on puisse trouver gravement altérées les conditions de sa naissance, de son renouvellement

LE ROCHER DE SISYPHE

ou de son déclin. Pour étudier ces différents moments, j'ai donc pris soin d'appliquer ma réflexion à divers âges et continents du monde.

Je voulais montrer ainsi qu'il s'agit de problèmes de tous les temps et de tous les lieux, insolubles par nature. Je voulais manifester que la civilisation est un effort toujours à recommencer, toujours en danger, et dont le progrès n'est guère sensible, mais où beaucoup s'accordent à reconnaître la meilleure gloire de l'homme.

24 septembre 1942.

**LA VERTU
D'ESPÉRANCE**

Il arrive, il peut arriver que des êtres soient nourris dès leur jeune âge dans la complaisance à tous les instincts qu'il faut bien nommer bas, car il semble qu'il existe dans le monde moral une sorte de pesanteur qui entraîne vers eux le cœur qui n'y prend pas garde. Il faut qu'on se raidisse et s'acharne sans cesse pour la compenser. Celui qui ne s'efforce plus, succombe aussitôt et devient, autant qu'il l'ose, avide, rusé, ingrat, violent et féroce. Il choit par sa propre nature vers ces grossièretés aussi fatalement que les corps tombent par le seul fait qu'ils sont pesants, c'est-à-dire qu'ils sont corps. Non seulement les êtres dont je parlais sont comme les autres exposés à cette pesanteur, mais l'éducation qu'ils ont reçue, le spectacle

LE ROCHER DE SISYPHE

même qui leur est offert ne les détournent nullement de s'y abandonner. Au contraire tout les pousse à ériger en idéal cette servitude originelle et à former en disciplines, hélas fort impérieuses, des mouvements involontaires et horribles que la discipline consiste plutôt à vaincre. J'ai peur que l'imagination vienne à manquer à de tels hommes pour concevoir une autre façon de se conduire. Ils trouveront la leur si économique, regarderont comme si admirable de voir en eux se composer, converger vers le même but, concourir à la même puissance tout ce qui chez les autres s'équilibre ou se combat, qu'ils tiendront pour grotesque et ridicule qu'on puisse agir autrement qu'ils font. Dans ces conditions, je doute qu'il existe au monde une force capable de leur faire entendre que la vérité n'est pas forcément où ils croient. De quelque côté qu'ils se tournent, ils n'aperçoivent que raisons de

persévérer dans leur attitude, qui se trouve en effet celle qui achemine le plus certainement à la réussite. En outre, il ne manque pas de gens autour d'eux sans énergie pour le bien comme pour le mal, vertueux seulement par appréhension, prêts en même temps à la pire malhonnêteté pourvu qu'elle demeure dans l'ombre et ne fasse pas de bruit, car c'est le scandale qu'ils craignent, et le danger. Ils forment un troupeau tremblant et vain que de rudes pasteurs peuvent sans démesure estimer digne de mépris et comme destiné à souffrir leur impitoyable loi. Qui jugeront-ils, qui se jugera tout à fait à l'abri du soupçon d'appartenir à cette race misérable? Pour le prétendre, il faudrait une audace presque incompatible avec l'humilité propre à la vertu. Ces brutaux du moins ne sont pas sans courage ni justement sans audace. Voici qu'ils ont jusqu'aux motifs d'un

légitime orgueil et qu'une bonne conscience peut leur naître. Sûrs d'obéir à l'ordre qui régit l'univers et ne découvrant chez la plupart de ceux que choquent leurs maximes que le regret d'être trop timides pour les adopter, quelle autorité, quel rayonnement, quel exemple les convertira? Rien de moins qu'un miracle serait nécessaire.

Je comprends rarement comment l'homme a pu imaginer Dieu. Je ne crois pas qu'il se soit étonné, comme on prétend, de l'existence d'un univers dont il fait partie et auquel il s'habitua avant même de s'en apercevoir. Pour moi cependant, si je devais jamais supposer une Toute-Puissance, une grâce à qui rien ne soit impossible, ce serait pour aider à une tâche de cette sorte, qui me paraît passer les moyens humains et proprement surnaturelle. Quel recours en effet peut espérer l'homme qui combat la nature contre celui

qui la suit? Divisé contre lui-même, comment viendrait-il à bout d'un ennemi fraternel chez qui tout est d'accord et qui n'a aucun but hors du triomphe? Serait-il même heureux dans la bataille que la victoire de ses armes ne résoudrait rien : elle participe trop de ce qu'elle abat. Entre le vainqueur et le vaincu, ce n'est pas la vertu qui tranche, mais justement la violence, en sorte que le triomphe ne récompense pas nécessairement le plus digne. En tout cas la défaite ne convainc jamais personne d'erreur et celui que trahit le sort put toujours espérer d'un nouveau hasard le triomphe dont il se voyait frustré dans l'instant. L'intelligence n'apporte pas de plus utiles secours : c'est un instrument qui ne choisit pas son maître et qui sert avec indifférence quiconque l'emploie bien. L'exemple même de la vertu peut procurer à ceux qu'il entreprend de persuader un objet de risée

plutôt que d'admiration. Distinguant dans le modèle qu'on leur propose l'occasion de prendre un facile avantage, ils aimeront mieux profiter qu'imiter et ne verront que sottise et faiblesse où il y a charité et pardon, c'est-à-dire force d'âme.

Ils hésiteront d'autant moins que tout paraît appuyer leurs convictions : l'expérience, le raisonnement, le succès et la gloire les confirment également. Qui les affronte? Des principes dont la réalité échappe aux sens et dont les fruits sont lointains, discutables même. Je ne sais pour ma part comment prouver leur excellence. Il faut une sorte de foi pour l'admettre. Ils conseillent d'agir suivant des règles dont rien n'assure ni qu'elles soient ni qu'elles soient bonnes. On ne les constate guère dans la nature, où elles semblent funestes à qui les adopte. Reste l'homme, mais l'homme loyal, selon le proverbe, ne vit qu'au-

nrf



9 782070 211470



46-III A 21147 ISBN 2-07-021147-9

Extrait de la publication